

Cahier de témoignages de déportés du Cher : N - P

NOIZAT Serge

Membre du mouvement de résistance Vengeance. Déporté le 24.05.1944 à Neuengamme – Kommando Beendorf – Matricule 30326. Libéré le 02.05.1945.

Depuis la mi-juin 1944, venant de Neuengamme, j'étais à Beendorf en Basse-Saxe non loin d'Helmstedt dans une mine de sel. Le Kommando de Beendorf comptait, à la fin mars 1945, une population masculine d'environ 600 Soviétiques, 150 Polonais, une centaine de Grecs, une soixantaine de Français et une centaine de détenus de diverses autres nationalités (Allemands, Espagnols, Tchèques ...).

L'encadrement du camp était assuré par des Allemands « politiques » et « droit commun », et des Polonais. C'était donc un petit Kommando d'un peu plus de mille personnes. Ce chiffre devait doubler début avril par l'afflux de détenus repliés de l'ouest devant l'avance des Alliés. Bien entendu, les rations déjà maigres diminuèrent de moitié.

Dans la matinée du 10 avril, l'ordre fut donné d'évacuer le camp de Beendorf. Alors commença un des épisodes les plus tragiques de notre déportation.

Sur la voie ferrée reliant la mine au réseau, un train attendait, formé de wagons à ciel ouvert, à fond plat et dont les panneaux latéraux mesuraient en hauteur moins de 2 mètres. Certains wagons avaient à l'extérieur une petite guérite où se tenait un gardien. Les autres gardiens, S.S., soldats et membres du Volksturm, avaient à leur disposition des plates-formes et des wagons couverts.

Les S.S. nous firent monter dans les wagons à ciel ouvert, pêle-mêle, sans nous compter. Combien étions-nous par wagon ? Je n'en sais rien, mais il nous était impossible de nous tenir tous accroupis. Au début, grâce à une certaine discipline, nous changions de position à tour de rôle. Le convoi s'ébranla en fin d'après-midi vers ce que nous pensions être le nord. Il roulait lentement, les arrêts étaient fréquents. A chaque arrêt les gardiens encerclaient les wagons. Le voyage dura 6 jours et 5 nuits. Jours très chauds sous le soleil d'avril, sans pluie pour nous faire oublier un peu la soif, nuits glaciales sans aucune protection contre le froid et surtout sans manger ni boire. Pas de tinette dans les wagons, bientôt une odeur d'excréments s'éleva du plancher, heureusement qu'il n'y avait pas de toit.

Dès la seconde nuit des bagarres commencèrent entre détenus. Bagarres attisées par la xénophobie, la faim, la soif, la folie. Pour le malheureux qui se laissait glisser épuisé sur le plancher, c'était la mort certaine : piétiné, étouffé il ne se relevait pas. Les gardiens tiraient sur les têtes qui se hissaient au-dessus des panneaux.

Le quatrième jour le train s'arrêta plus longtemps en pleine campagne, les cadavres descendus et dévêtus furent enterrés dans la lande sablonneuse du Schleswig-Holstein ou du Mecklembourg. Nous ne savions pas où nous étions et peu nous importait. Pas question de risquer un regard au dehors, lors de la traversée des gares, car des soldats en déroute avaient la détente facile à la vue des sous-hommes en « rayé ».

Après l'arrêt du quatrième jour nous avions plus de place, celle laissée libre par les morts, mais nous étions quand même tous accroupis (certains sur de nouveaux cadavres).

Le train fantôme continuait son périple, avançait, reculait, restait à l'arrêt un temps que nous pensions être des heures. J'avais l'impression de n'aller nulle part et de sombrer lentement dans une folie collective due à l'épuisement.

Le sixième jour, nous sommes descendus du train en nous traînant avec beaucoup de peine. Nous avons atteint notre dernière étape : le camp de Woblin, véritable mouvoir.

Quinze jours plus tard, un soldat américain de la 82^{ème} Air-Born venu nous délivrer était assis près d'un tas de cadavres, son arme sur les genoux.

Je m'en souviens comme si c'était hier... il pleurait.

5) Le dernier du groupe Vengeance

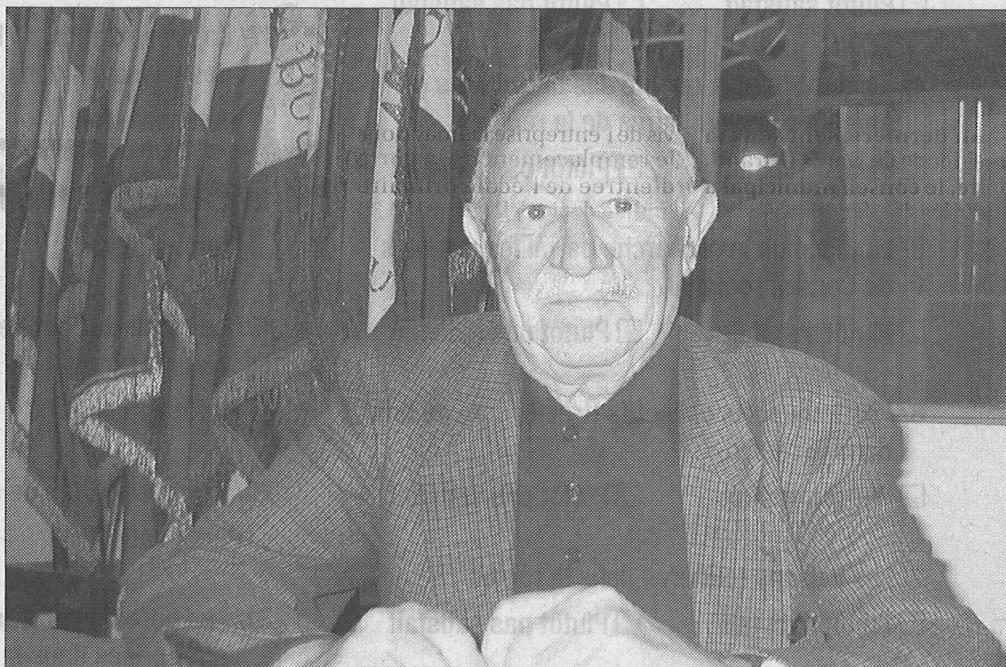
A dix-huit ans dans la Résistance, arrêté à dix-neuf ans, déporté le jour de ses vingt ans. Serge Noizat du groupe Vengeance se souvient de « l'autre monde ».

Lorsqu'il débarque à la gare de Bourges, le 24 mai 1945, Serge Noizat pèse trente-cinq kilos, traîne une dissenterie avant une septicémie qui va faillir l'emporter. Il va mettre plusieurs mois à récupérer.

Il fait partie du groupe Vengeance depuis plusieurs mois - « distribution de tracts, fabrication de faux papiers... » - lorsque le 12 mars 1944, « un samedi après-midi, au retour d'une semaine à Vierzon », Paoli et trois comparses le cueillent chez lui, rue Bertin à Bourges. « C'est Paoli qui m'a passé les menottes » et qui sera présent « aux trois interrogatoires musclés » qui précèdent son départ pour Neueengamme via Orléans et Compiègne « l'anti-chambre des camps ». Dans un wagon estampillé « huit chevaux, trente personnes » ils sont une centaine entassés pour un voyage de cinq jours et quatre nuits... « La faim passe encore, mais la soif, ça rend fou. ».

À l'arrivée, le cortège des humiliations longtemps contenues sous un silence de plomb. « On en parlait entre nous, mais pour les autres, c'est comme si les mots nous manquaient... Les chiens des SS, une salle de mise à poil, la douche » où l'on profite surtout pour boire un peu, enfin... la tonte intégrale contre les poux, la distribution des costumes de bagnard, rayés bleu et blanc... Et les jours aux trois appels qui traînent en longueur. »

Serge Noizat va passer ensuite un an dans une mine de sel, chaque journée commençant à 5 ou 6 heures, finissant à 19 heures, avec du gland torréfié pour café et de la soupe claire à midi.



PÉDAGOGIE. Après un long silence, Serge Noizat témoigne régulièrement auprès des scolaires.

Il est encore à Neuengamme quand « le haut-parleur annonce le débarquement... Le 7 ou le 8 juin 1944. Il va falloir attendre encore dix mois avant d'être libéré ! ». Et pas les moins durs...

Evacués vers un véritable mouiroir devant l'arrivée des Russes

« Depuis la mi-juin 1944, j'étais à Beendorf (Basse-Saxe) non loin d'Helmstedt, dans une mine de sel, le kommando comptant environ huit cents Russes, des Polonais, des Grecs, une quarantaine de Français. Après l'attentat de juillet, on a senti un petit relâchement, la plupart des SS ayant été envoyés sur les fronts. Mais leurs rempla-

çants, des anciens de la guerre 14-18 avaient eux aussi la main leste ! Dans la matinée du 10 avril 1945, on nous a fait évacuer dans des wagons à ciel ouvert. On nous emmenait à Woblin, un véritable mouiroir où il ne restait rien, même pas l'herbe que des prisonniers avaient coupé pour s'alimenter... On avait plus de force à manger un jour sur deux un quignon de pain et quelques nouilles, et il arrivait chaque jour autant de prisonniers qu'il en mourait. Le 2 mai, on a vu dans le ciel des planeurs, de la 82^e Air-Born qui avait participé au débarquement. Les Américains sont arrivés. Après les grandes embrassades, ils nous ont distribué des rations, des cartes... On a attendu vers l'Elbe, que les ponts soient réparés. Vers le 16 ou 17 mai... »

Serge Noizat avec ses compagnons d'infortune, par camion, puis par train - « A huit par wagon avec de la paille neuve c'était le luxe ! » - a rega-

gné Bruxelles. « A Lille, la sûreté militaire nous a interrogés... Là on a pu envoyer un télégramme à nos familles qui étaient sans nouvelles. »

Lorsqu'il pose le pied sur la quai de la gare, Serge Noizat, matricule 30326, laisse « un gars qui allait à Bordeaux, Guy Rivasseau. » Pas en bon état. « Témoigner ? Sur le coup, on est assommé, abruti et on ne pense qu'à se sortir du bourbier. Et puis, on était une minorité. On revenait d'un autre monde dans un monde libéré depuis un an (Bourges a été libéré le 6 septembre 1944) qui pense à autre chose... »

Et puis il y a eu « une longue période d'indifférence »... ■

PATRICK MARTINAT

➤ **Pratique.** Ainsi s'achève notre série de rencontres avec des témoins de la Déportation. Lire par ailleurs nos précédents volets dans nos éditions des 18, 19, 20 et 21 avril 2005.

Le Berry Républicain du 23.04.2005 – AD 18 – 204 PER 451

(Témoignage de **Serge Noizat**. Extrait. Plaquette éditée pour le 45^{ème} anniversaire de la libération des camps de concentration : 1945-1990 – Témoignages vécus de déportés du Cher). AMRDC

Arrêté à Le Boulou (Pyrénées orientales) en 1943, il est déporté le 26.06.1943 à Buchenwald. Matricule 14694. Libéré le 11.04.1945.

M. Aristide PENNETIER, le seul Français qui s'évada de Buchenwald

Un Saint-Amandois, Aristide Pannetier, est certainement le seul Français qui s'évada du camp de Buchenwald... pour être ensuite repris, d'ailleurs.

Cet homme volontaire n'avait, dès son départ pour la déportation, songé qu'à fausser compagnie à ses bourreaux. De cette période effroyable il conserve bon nombre de souvenirs, et certains faits lui sont restés particulièrement



ment gravés dans la mémoire. Il serait long de reprendre son récit, émaillé d'ailleurs de choses horribles.

M. Pannetier nous raconte son arrivée au camp, la vue dès le premier matin d'un pendu, et cette phrase d'un S.S. : « Vous n'êtes plus des hommes, vous êtes des matricules ».

En effet, les déportés ne furent plus traités comme des hommes : le travail de la carrière, le spectacle des juifs exterminés systématiquement, la fusillade de ceux qui tentaient l'évasion comme de ceux qui, trop fatigués, ne pouvaient pas suivre ; tout cela n'était plus un traitement humain.

Et voilà que le 31 août 1943, Aristide Pannetier va tenter la grande, la belle évasion, celle qui pourrait paraître impossible :

« La pluie tombait sans cesse, il faisait nuit, froid ; il fallait avant tout éviter les fils de haute tension de l'usine du camp où je travaillais, et éviter les sentinelles. J'avais une chance : une clef de ma fabrication qui devait me permettre d'ouvrir la porte de l'usine. Un compagnon se joignit à moi : Edmond Van Divoult, un Belge. Nous réussîmes à partir tous les deux, à passer à travers les barbelés et à travers les fils électriques, grâce à un cadre de bois qui nous servait d'isolateur. Nous pûmes monter sur un toit.

« Le plus difficile fut d'éviter les sentinelles, mais la pluie empêchait les chiens de repérer notre trace. Tout semblait devoir réussir. Mais Van Divoult qui parlait fort bien l'allemand préféra partir seul. Néanmoins, ne connaissant que quelques mots de cette langue, je ne m'avouais pas battu. Hélas, le sort était contre moi et quelques jours plus tard, alors que je venais de franchir le Rhin, je fus repris par la Gestapo et ce fut le retour au bagne ».

A Buchenwald, ce fut évidemment la torture, le travail plus dur, les coups de pied et de trique pour celui qui s'acharnait à ne pas vouloir travailler.

Dans un bombardement, Aristide Pannetier perdit un bras ; il ne fut pas pour autant ménagé.

S'il garde de ce camp de la mort des souvenirs qui ne s'effaceront jamais, il a aussi présent à l'esprit le moment de la libération :

« Nous avions été entassés dans un hangar d'avions ; des drapeaux blancs furent hissés ; pour nous c'était déjà la joie. Mais les drapeaux furent ramenés et nous reprîmes la route (ceux qui tombaient étaient achevés). Arrivés dans un village, nous vîmes un avion américain de reconnaissance, tandis que le bruit de la bataille se rapprochait. Et puis ce furent les chars alliés, la fuite des S.S. et la chasse qui leur était donnée. Enfin nous étions libres ; le cauchemar était achevé. Là, j'ai pleuré, alors que jamais, dans les pires souffrances, je ne l'avais fait devant mes bourreaux ».

La Nouvelle République du 23.04.1970 – AD 18 - 568 PER 84

Je suis monté voir Pannetier mais il n'y avait pas, hier il était venu me voir et comme il avait plus faim que moi j'ai eu le plaisir de lui manger les 2 ou 3 jattes que l'on m'avait donné. Je les aurais bien mangées pour lui j'ai fait tout ce que je pourrai car je lui dois la vie. En ce moment nous avons beaucoup d'alertes. J'ai été avec lui c'était un bonjour de système. Son nom n'est pas en ce moment car les russes étaient à quelques km quand on les a évacués.

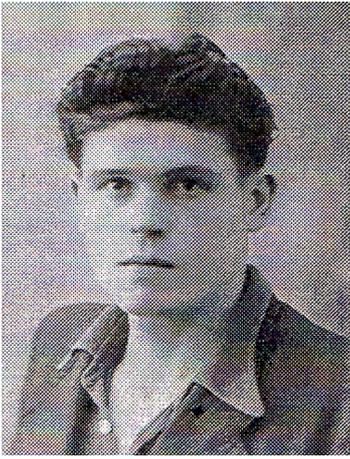
Extrait du journal de Camille Bontemps en février 1945.
AD 18 - 140 J 14

Résistant à la SNCF. Arrêté pour acte de sabotage. Déporté le 22.01.1944 à Buchenwald, Dora, Bergen-Belsen. Matricule 42588. Libéré le 15.04.1945.

[Dora, après un accident]. Après, j'ai été affecté à l'épluchage des pommes de terre jusqu'au départ pour Bergen-Belsen, un voyage de six jours. Nous y sommes arrivés le 10 avril 1945 et le 15 avril les Anglais sont entrés dans le camp. Quelle joie ! Enfin libres ! Le jour tant attendu était arrivé !

Le 24 avril, mille Français purent partir pour la France. Ce ne fut mon tour que le lendemain (la lettre P.). Libéré le 30 avril à Lille, j'étais chez moi, à Saumur, le 1^{er} mai 1945. Ce fut le plus beau jour de ma vie.

(Témoignage de **Bernard Perrot**. Extrait. Plaquette éditée pour le 45^{ème} anniversaire de la libération des camps de concentration : 1945-1990 – Témoignages vécus de déportés du Cher). AMRDC



André Péru fait partie du réseau de renseignement AJAJ démantelé à Bourges en janvier 1944. Déporté le 24.03.1944 au camp de **Natzwiller (Struthof)**, prison de Brieg, Kommando de Langenbielau, camp de concentration de **Gross-Rosen**, Kommando de Kamenz, camps de **Mauthausen** puis de **Dachau**. Matricule 8642. Libéré le 29.04.1945.

En février, les grondements de canon se font perceptibles. Vers le 5 février, les Soviétiques sont à Brieg, notre ancienne prison. Raymond [Arnold] me fait part d'un projet d'évasion par un petit groupe de Polonais, projet qui aurait été réalisé, lors de l'inévitable évacuation du Kommando, par le moyen du canal souterrain que j'avais aperçu lors de l'exploration du sous-sol du bâtiment. Projet sans suite, en ce qui nous concerne. Pour les Polonais, je ne sais pas.

Sous la pression des événements militaires, la situation évoluait rapidement. Début mars, l'ordre de démonter et de transférer les machines arriva. C'était bon signe. Allions-nous être libérés sur place par les troupes soviétiques ? Non.

Le 10 mars, sans explication, le signal de l'évacuation fût donné un après-midi. Le Kommando se reforma, en rangs par cinq, encadré par les « postens », et quitta le cantonnement à pied.

Il faisait très froid, les routes étaient enneigées, la nuit tombait. Notre petit groupe de Français s'était réuni de manière à s'entraider. Cette marche vers l'inconnu (nous ne disposions d'aucune indication), dans une totale obscurité, avec les fusils des « postens » braqués sur notre colonne, fût sinistre. Avec nos dérisoires sabots de bois, nous avançons pas à pas, essayant d'éviter toute glissade sur le sol enneigé et verglacé. Je ne sais plus la distance parcourue, mais cela dura des heures et des heures.

Nous arrivâmes enfin dans une gare et embarquâmes immédiatement dans des wagons à bestiaux – 100 par wagon mais dans les 2/3 de la surface ; la partie centrale étant occupée par les gardes. Notre bande de copains avait réussi à rester groupée. Générosité subite ou écoulement obligé des stocks, on remit à chacun de nous, pour le voyage, une boule entière de pain. Et le train partit pour une destination inconnue de nous. Ce séjour en wagon, qui dura une semaine, fut épouvantable. [...] Lors d'un long arrêt dans une gare, il est question de notre arrivée au camp de Mauthausen. Ce camp - je ne sais comment nous l'avions su – avait une sinistre réputation. [...] Raymond avait entendu qu'il n'y avait plus de place pour nous accueillir. Il est vrai que l'évacuation des camps de l'Est était alors quasi générale. Ce séjour en gare dans un wagon à bestiaux fut le sommet de notre grande misère. Il reste un souvenir affreux pour beaucoup de nos camarades qui purent quand même s'en sortir. [...]

Après sept jours et huit nuits de voyage, un calvaire éprouvant, nous arrivâmes à Dachau, (où nous faillîmes aussi être évincés : saturation ! La débâcle s'amorçait !). Et dans un état physique lamentable, nous effectuâmes le trajet à pied de la gare au camp.

Enorme surprise un jour. Un colis de la Croix-Rouge suisse est distribué aux Français. Indiscutablement, cet apport de nourriture tombe au bon moment, et nous permet de récupérer un petit peu. [...] La Croix-Rouge suisse venait enfin d'obtenir la possibilité de distribuer des colis aux détenus des camps de concentration ; mais du fait de la désorganisation des moyens de transport allemands, seuls les camps à proximité de la Suisse purent être approvisionnés.

L'espoir naissait avec les nouvelles militaires qui se succédaient, annonçant l'avance inexorable des armées alliées.

Mais il fallait tenir, tenir... Or les conditions de vie se dégradèrent rapidement, de jour en jour, avec l'arrivée des convois en provenance des camps de l'est. Le Block était maintenant très surchargé et les poux réapparurent massivement. La dysenterie, le typhus enfin, provoquèrent une mortalité importante. Le ramassage des cadavres n'était plus effectué régulièrement ; les corps s'entassèrent, d'abord dans les

lavabos, puis à proximité des baraques. Les capacités du crématoire, devant une telle hécatombe, étaient dépassées. [...] L'épidémie de typhus progressait. [...]

A partir de la mi-avril, les alertes aériennes devinrent quotidiennes. Malgré notre isolement en quarantaine, les échos les plus divers (les célèbres « bouteillons » [information plus ou moins fondée émanant, généralement des cuisines, endroit où se rencontraient les équipes des différents Blocks chargées du transport des récipients calorifugés – bouteillons- contenant la soupe]) nous parvenaient, provoquant, suivant la nature de l'information, espoir ou crainte.

Un jour, l'évacuation du camp, sous le contrôle de la Croix-Rouge internationale, était décidée. Une autre fois, la destruction du camp et la liquidation de tous les prisonniers étaient programmées. Enfin, le repli sur le « réduit tyrolien », à pied et à marche forcée, en accompagnement des restes de l'armée allemande, était quasiment certain. Charmante perspective !

Cette dernière éventualité prit une sérieuse consistance quand l'ordre fut donné de rassembler tout l'effectif du « Block », en ordre de marche (c'est-à-dire par rangs de 5), couverture en bandoulière et gamelle au côté. Cela prenait une très mauvaise tournure.

L'attente se prolongea, puis vint l'ordre de dispersion. A plusieurs reprises, l'opération se renouvela sans plus de résultat. Et puis : statu quo... Enfin, le 28, les gardes S.S., dans une grande agitation, disparurent du camp et des miradors, remplacés par de vieux soldats. Le 29, dans l'après-midi, la nouvelle tant attendue circula : « Les Américains sont là ». Je me précipitai vers l'enceinte du camp – les barbelés n'étaient plus électrifiés – où je vis mon premier soldat. Bien qu'en uniforme américain c'était un Français !



La libération du camp de Dachau.
Le Berry Républicain du 29.04.1995.
AD 18 - 204 PER 333

La libération était acquise, mais les portes du camp ne s'ouvrirent pas : les autorités américaines craignant l'extension de l'épidémie de typhus. A juste titre, il faut l'admettre, car la maladie continuait de sévir et les morts de s'entasser.

Avec quelques camarades nous allâmes au « Revier » voir Raymond [Arnold, atteint lui aussi du typhus] qui revint d'ailleurs au Block, en fort piteux état.

Toujours enfermés, mais libres (!) dans l'enceinte du camp, l'existence se traîna, avec cependant une nette amélioration du côté nourriture et une ambiance détendue.

Le 8 mai, malade, je me rendis à la consultation du dispensaire installé par les Américains. Diagnostic : typhus exanthématique... comme Raymond. Au cours de l'examen, je perdis connaissance et retrouvais mes esprits sur une planche où un grand diable de soldat américain noir me lavait à grande eau avec une éponge. Très abondamment poudré de D.D.T., je fus transporté à l'hôpital américain du camp, l'ancien établissement des S.S. [...] Au bout de quinze jours, je reviens progressivement au monde réel et je peux, à nouveau, mettre les pieds à terre, mais sans pouvoir faire, et encore péniblement, plus d'une vingtaine de pas. Je pèse moins de quarante kilos.... Raymond en pèse 28 ! L'hôpital ne désemplit pas. Les sortants et les morts – la mortalité continue – sont remplacés par de nouveaux malades. Dans cette liberté retrouvée, nous nous perdons un peu de vue, Raymond et moi. [...] Après un séjour de trois semaines, les médecins estiment que je suis suffisamment valide pour supporter un transfert dans un autre centre de convalescence. Le 3 juin,

des ambulances, après une longue attente, viennent prendre en charge le groupe de Français. Bien que « guéris », les partants bénéficient d'une position allongée à l'intérieur des ambulances. Heureusement car le trajet de 200 Kms environ s'effectue lentement, et notre convoi n'arrive à destination qu'à la nuit. L'accueil est sympathique – cela change de la « réception » des camps – et une collation est la bienvenue après des heures de route, les formalités d'arrivée et de répartition dans les chambres sont vite expédiées. Le centre de convalescence où je suis admis est une ancienne propriété de la « Hitlerjugend » [Jeunesse hitlérienne], comportant une vingtaine de pavillons disséminés dans un grand parc. J'apprends que nous sommes à Wollmatingen, près de Constance [...].

Au hasard de mes promenades, je fais quelques rencontres de jeunes Allemands et Allemandes. La barrière du langage ne permet pas de grands échanges, mais les contacts sont dépourvus d'animosité de part et d'autre. [...]

Après avoir quelque peu traîné – j'appréhendais plus ou moins consciemment le retour en France : parler, raconter – je quitte, le 22 juin, Wollmatingen pour le centre de rapatriement d'Hegne, toujours à proximité du lac.

Je ne suis plus sous contrôle médical, et je suis logé, avec quelques Français, en instance comme moi de départ, dans une maison réquisitionnée par les autorités françaises. Je prends mes repas à la cantine militaire, installée dans un agréable hôtel-restaurant. Mon monde se renverse devant tant de luxe et de confort !

Le retour

Il faut attendre l'organisation d'un convoi de rapatriement, ce qui suppose le regroupement préalable des Français dispersés dans la région. J'attends patiemment. [...] Le 14 juillet, je suis enfin intégré dans un convoi de rapatriement – des camions cette fois – et direction la France. Notre convoi passe le Rhin à Neuf-Brisach et stoppe à Mulhouse pour l'étape de nuit. Dès le lendemain, je prends le train pour Paris. Cette fois, ça y est, je suis sur le chemin du retour. Je regarde le paysage et je crois devoir chantonner « Ça sent si bon la France » mais sans trop d'émotion ... J'ai acquis une certaine dose d'impassibilité, et peut-être aussi une crainte du retour... A l'arrivée à Paris, je suis pris en charge et conduit, immédiatement, à l'hôtel Lutétia où commencent les véritables formalités de ma réintégration.

L'interrogatoire préalable, mené par un véritable spécialiste, me surprend un peu. Les questions sont précises et ne permettent pas des réponses approximatives. Il est vrai que les services français cherchaient à détecter les anciens collaborateurs des Allemands qui tentaient de rentrer en France sous une fausse qualité.

Je passe encore une nuit à Paris, à l'hôtel Lutétia... Le lendemain, doté d'une carte de rapatrié, d'un bon de transport, de cartes d'alimentation et d'un ticket pour un costume, je m'embarque, à la gare d'Austerlitz, dans le train pour Bourges.

Voyage sans histoire. La marche du train s'effectue, parfois, à très petite vitesse lors du passage de certains ouvrages provisoires, remplaçant les ponts détruits, tel celui du franchissement de la Loire.

Quand même un petit coup de cœur à l'arrivée en fin d'après-midi à la gare de Bourges, après une si longue absence. Dans le groupe qui m'attend, j'aperçois ma mère, des camarades des A.J. [Auberges de Jeunesse], des collègues de bureau et même mon ancien chef, et ... Raymond, encore bien chauve ! – qui m'accueille à la descente du wagon et que je salue par un vigoureux « Wie gehts ? ». [...] Bien sûr, suivent les embrassades. Ma mère fort émue, est malgré tout contente de me retrouver en assez bon état physique – j'ai repris de nombreux kilos depuis Dachau.

Après un court passage à « La Bécasse » [Hôtel-restaurant, place de la Gare à Bourges], où nous trinquons à mon retour, le groupe de parents et d'amis m'escorte jusqu'à la maison familiale où je retrouve mon père – toujours calme – et une partie de mes frères et sœurs – la famille est encore dispersée. [...]

L'administration des Finances, dont je dépends professionnellement, m'accorde trois mois de congé.

Malgré le passé encore vivace, la vie reprend son cours. Je suis jeune, pratiquement en bonne santé, et la vie s'annonce belle...

(Témoignage d'**André Péru In** : « *Nos jeunes années : quand l'espoir a failli s'éteindre ...* » de André Péru et Raymond Arnold. Extrait). AMRDC

Professeur à l'école vétérinaire de Toulouse, il se consacre à l'assistance des réfugiés, en particulier des Juifs, et intègre un réseau de résistance. Arrêté le 13 avril 1943, déporté le 27 janvier 44 à Buchenwald, Dora, Ravensbrück. Matricule 44448. Libéré le 03.05.1945.

[**14 avril 1945**, Ravensbrück, après un voyage de plusieurs jours] Le souvenir de la guerre nous revient tout d'un coup. Le canon tonne très loin, des avions passent ; d'aucuns prétendent reconnaître des Russes. La Croix-Rouge danoise emmène un convoi de 800 femmes échangées contre des prisonniers allemands. On entend les camions.

Un quart de litre de soupe, une tartine de pain. Après ce jeûne d'une semaine, c'est la famine. On parle de colis Croix-Rouge, pour nous amuser sans doute. En attendant, les hommes meurent. Pneumonie, cachexie, érysipèle. [...] Quand on nous aligne pour les colis, les hommes se contiennent difficilement et tremblent d'impatience.

Des feux s'allument partout dans le camp. Les sages mesurent leurs forces, les affamés se jettent sur la nourriture. [...] Le lendemain une foule de malades d'indigestion, la diarrhée achève de vider les corps et la mortalité redouble.

17 avril : Un peu de soleil sur le camp, les rayés s'allongent sous les pins, délassent leurs membres, et se reprennent à espérer. La guerre ne peut durer longtemps. Où voulez-vous qu'ils nous emmènent à présent ? Les Russes viendront nous délivrer. Le canon tonne vers le sud, se rapproche, s'éloigne. D'autres fois c'est vers l'ouest, mais jamais rien pour nous.

Cette longue attente et cette incertitude nous épuiseront si nous avons des nerfs. Nous sentons confusément qu'il nous reste quelques jours à tenir, que nous pouvons être délivrés d'un moment à l'autre, ou, qu'au dernier moment, tout peut être remis en question par une fantaisie des SS. A leur mine, on voit que leurs affaires vont mal, mais ils sont toujours capables d'un mauvais coup. Pour le moment ils demandent des volontaires pour les corvées, et promettent double ration. Une escroquerie naturellement. Les hommes sont rentrés éreintés, en fait de soupe ont touché deux Machorka [nom de fabrique des cigarettes du camp, sans tabac] Par contre ils ont travaillé à des fossés antichar, ce qui en dit long sur la situation.

Un avion russe, cette fois c'est sûr, est venu lâcher ses bombes à cinq cents mètres d'ici. Et toujours le canon.

Un vent froid nous chasse à l'abri des baraques, et l'on discute cuisine. Je tombe enfin sur un Lyonnais qui me donne une recette poursuivie depuis des mois. Une grande victoire ! [...]

Tous les hommes valides vont creuser des tranchées. Tout le monde travaille, les civils, et même les SS manient la pelle. Une revanche !

Encore le canon.

Mais rien. On nous oublie.

27 avril. Bruits de départ. Les hommes valides par la route, les autres par camion. Déjà les kapos font les listes, l'affaire paraît sérieuse. Quelle attitude adopter ? Les pieds sont guéris mais les carcasses sont bien maigres.

On reste, envers et contre tout. Nous prétextons nos pieds enflés.

28 avril. Les colonnes partent par la route. Vers midi, on entasse les malades sur des camions. Il n'y a pas de place pour tous, et nous restons deux ou trois cents à nous cramponner.

Pour nous punir, ou parce que l'on ne peut faire autrement, on nous aiguille vers le petit camp. Un dépotoir, le refuge des débris venus de tous les camps de l'Allemagne. La famine, et des poux à profusion. Le canon nous donne un peu d'espoir, les Russes seraient devant Berlin.

29 avril. Journée exécrable. Les affamés attaquent les magasins de vivres en creusant sous les planches. Les gardiens les attendent et fracassent les poignets à coups de barre. Une sentinelle tire sur un rayé pour un rien ou pour rien. Le canon tout proche. Plus que quelques heures à souffrir. La bataille se rapproche encore. L'espérance et l'angoisse nous prennent à la gorge.

Antreten !

Rassemblement de tous ceux qui peuvent marcher. On ne répond pas du sort des autres. [...] Départ immédiat. Le canon tonne tout près, on entend les miaulements des départs.

Arrêt devant les magasins. Chargez des colis Croix-Rouge pour les Seigneurs ! Des milliers de colis abandonnés, quand nous mourrions de faim. Les salauds ! Pas de sentiment. En faisant la chaîne nous en mettons chacun un de côté pour notre usage personnel. Pas vu, pas pris. [...] Le canon se rapproche encore. En traversant le camp des SS les vitres dégringolent comme au jeu de massacre. [...] Les lourdes voitures tressautent sur les rails du passage à niveau, les SS nous pressent. La nuit tombe quand nous nous engageons sur la grande route. Tout un peuple est en marche vers l'ouest, fuyant devant les Russes. On raconte de telles horreurs. [...] Des colonnes militaires les doublent au grand trot. Priorité pour la Wehrmacht !

[...] Le jour nous trouve à la sortie de la forêt, près d'une ferme, loin de la guerre et du canon.

Les *häftling* se précipitent à la corvée d'eau, d'autres allument de grands feux, débloquent des provisions. Il n'y a pas que nous qui avons « organisé » des colis Croix-Rouge. Les SS s'installent à l'écart, et cuisinent aussi. Non sans stupéfaction, nous découvrons qu'ils ont amené femmes et enfants, et que nous avons charrié cette vermine toute la nuit.

[...] Sur la route coule le flot intarissable, pressé par le bruit du canon. Bourdonnement d'avions. Une escadrille vient droit sur nous, les appareils s'inclinent d'une aile sur l'autre, fouillant la contrée. Des modèles inconnus, des russes, par conséquent.

Arrivés à portée, ils découvrent le carrefour, décrivent des orbites, se regroupent pour l'attaque. Nous sommes en plein dans l'axe, les sentinelles s'égaillent en courant, nous abandonnant bien en évidence. Quelle déveine de se faire écrabouiller dans ces conditions ! On guette anxieusement le ventre des fuselages, qui vont pondre leurs œufs mortels. Je prends mon pouls pour voir. Il est moins nerveux que moi.

Un avion se détache, descend sur nous, tournoie, nous inspecte. Si seulement ils avaient des jumelles ! Il reprend sa place, entraîne plus loin ses congénères, nous laissant sans souffle et soulagés, infiniment. [...] Il fait nuit quand nous reprenons la route, et les voitures sont redevenues aussi lourdes ! Louis vient prendre congé. Lui et ses amis estiment le moment propice. Ils s'évaderont cette nuit. [...] Dans le village [Wesenberg] c'est l'embouteillage de grand style. [...] Le canon se rapproche. Allons-nous être libérés à l'improviste ? [...]

Aujourd'hui dimanche **30 avril**. Il nous semble être en route depuis toujours. Nous passons dans une ville morte, portes ouvertes, volets tirés, animaux vagabonds. Une vieille femme aux yeux rouges nous regarde hébétée.

Toujours plus loin, poussés par nos SS qui tournent le dos au canon russe. Des côtes, un chemin de terre qui nous épuise. Pas la peine de gueuler, nous ne pouvons faire plus, et même vos fusils n'y peuvent rien. [...]

Les SS n'en peuvent plus, pas tant de fatigue que du manque de schnaps. [...]

Deux fermes à nous partager. Sans plus tarder la bataille avec les Polacks qui veulent tout pour eux, les places, la paille, le bois. Sans le froid, je coucherais dehors. [...]

Un vent froid nous attend sur la porte, et le départ est laborieux. Une route monotone, des gardiens hargneux, les côtes, le vent, la poussière, tout est contre nous. La colonne se traîne, les SS excitent leurs attelages, font la chasse aux traîneurs.

Dégoûté de ce métier de mulet j'abandonne un moment la voiture, à la découverte de figures de connaissance. Voilà Schmidt justement, le bâton sur l'épaule, qui promène sur toutes choses sa curiosité étonnée. « J'ai besoin d'une diversion. Parle-moi sémantique ». Schmidt parle treize langues, dont plusieurs avec aisance, et sur ce sujet, il est intarissable. [...]

On recommence à voir des équipements jetés dans les fossés, même des Panzerfaust, et des caisses entières de munitions. Dans un champ un avion achève de se consumer, jetant des éclairs de magnésium. [...] Dès la sortie de Malchow la route longe le terrain d'aviation. Une escadrille de chasseurs à croix gammée virevolte sur nos têtes. Leur dernière sortie. L'instant d'après, ils flambent sur la piste, jetant des tourbillons de fumée noire.

Pressez le pas, on va faire sauter les dépôts de munitions. Pendant des kilomètres, les explosions nous suivent. Des armes, des équipements dans les champs, dans les fossés. Une joie puissante monte à la gorge. [...] Le jour baisse quand nous arrivons au carrefour de Karow. Près d'un bois, des soldats s'affairent. Derrière eux des flammes montent, les réservoirs explosent, les munitions sautent. Ils font brûler leurs Tigres. ! Ce spectacle nous paye de toutes nos peines, notre odyssée prend toute sa signification. Nous sommes les témoins de leur débâcle, les confidents de leur agonie. Cinq ans après les affres de 40 !

Il n'y a plus de fatigue, il n'y a plus de souffrance, rien qu'une joie formidable.

Il fait nuit quand nous arrivons devant Karow. Peu d'espoir de repos, la ville est bondée de troupes qui refluent en désordre de l'est et de l'ouest.

Deux heures d'incertitude. Le jeu ne peut durer longtemps. Ou les Russes nous rejoignent, ou nous laissons nos os dans l'ornière. Nos rangs sont déjà terriblement clairsemés.

[...]

[1er mai]. Le jour met les civils aux portes, il faut bien soigner les animaux. Un coup d'œil prudent sur la route, sur nos rayés minables. Ils rentrent vite dans leurs terriers. Ils ont dû parler, des PG mettent le nez dehors, s'enquêtent, et nous voyant français, lèvent les bras. [...] Les SS avancent tête basse, énervés, redoutant une issue rapide avec tous ces rayés sur le dos. La trique levée pour un rien, et le fusil toujours prêt. Nous ne sommes plus que deux cents en arrivant aux premières maisons de Lübz.

2 mai. A la nuit, les SS se barricadent, mettent des sentinelles aux portes. Un bruit de chenille. Mario, qui a l'œil à la fente, annonce des tanks modèle anglais, ou américains. Une blague sûrement, ou une vision d'homme épuisé, mais il n'en démord pas. [...]

Une nuit extraordinaire. Tout de même si Mario a dit vrai. Les hommes chuchotent dans le noir, les SS ont leurs armes sous la main. [...]

3 mai. Pas besoin de s'être concertés. Quand les SS veulent nous faire sortir personne ne bouge.

Ils parlementent. Les hommes font le gros dos et se retournent. Ce que voyant, les SS sortent leurs longs pistolets et nous les mettent sous le nez. Ces fumiers-là seraient capables de tirer, ce n'est pas le moment de se faire tuer bêtement.

Allons Paul, Mario, en route ! [...]

Dans le village, c'est une cohue incroyable. Sur le côté un soldat, l'arme à la bretelle, regarde curieusement le défilé. Mais, bon dieu ! C'est un Américain ! Et il laisse passer les SS sans bouger ! Nous nous approchons avec Heintz qui parle anglais. Incapable de trouver un mot. Moi non plus. Quand j'ouvre la bouche, c'est de l'allemand qui sort. Nous lui secouons les mains tandis qu'il nous regarde comme des bêtes curieuses. Comment lui expliquer. Allons voir plus loin.

Une petite place, avec quatre tanks en carré, et des soldats américains fumant des cigarettes, comme au cantonnement.

Nous nous détachons vivement. Un SS nous suit, menaçant.

Et ces idiots d'Américains qui le regardent tranquillement.

Mais non de dieu ! Tirez-lui donc dessus !

Le SS me prend par l'épaule, comme pour m'emmener. C'est trop fort ! Je l'engueule si furieusement qu'il abandonne son fusil et s'en va sans être inquiété.

[...] Je vais garder la bretelle comme souvenir. Incapable de desserrer la boucle, plus de force, plus rien.

Un prisonnier français, qui attendait depuis cinq ans, me donne la main, me remet le trophée, le regard apitoyé.

C'est donc vrai que nous sommes si bas.

Vite un crayon pour griffonner cette victoire, le nom du patelin, l'heure de la délivrance [Lubz, 6 heures].

[...]

9 mai. La place grouillante, des camions en partance. Encore quelques places. Vite mon bagage, les autres ne sont pas si pressés. On se reverra en France... Enlevé sans transition, respirant la poussière en compagnie d'une section de P.G. Deux heures de route dans les cahots, pour se retrouver dans une cour de caserne à Ludwiglust, mêlés à des milliers de soldats qui s'énervent en attendant les camions.

Les rayés font tache dans cette masse. [...] Où allons-nous, qui nous emmène, personne ne sait. Il faut passer l'Elbe, le plus vite possible, pendant qu'il est encore temps, les Russes...

Toujours ces bobards, les PG racontent d'affreuses histoires. Propagande dans les camps, on nous refait le coup de l'homme au couteau entre les dents. Mais nous sommes les seuls à rire, on voit bien que nous n'avons rien vu. [...] Une file de camions américains qui vire devant la grille vient changer le cours des idées. [...]

11 mai. Des camions britanniques cette fois. Nous aurons pratiqué tous les alliés.

Les femmes d'abord. Une douzaine de rayées, jeunes et vieilles, du soleil, une atmosphère de départ en vacances.[...]

Traversée de l'Elbe sur un pont mouvant de bateaux pneumatiques. Cette fois nous sommes dans la zone britannique. [...] Les déportés découvrent un SS déguisé. Les Américains l'arrachent à temps. De quoi se mêlent-ils, puisqu'ils ne savent pas.

Pas de place en ville. On se moque de nous, on voit les civils flâner sur le pas des villas. Qu'on nous laisse faire, nom de dieu !

Encore une caserne. S'inscrire pour le départ. Défiler devant des hommes à seringue qui vous insufflent leur poudre dans le cou, dans les manches, partout. Une merveille contre les poux paraît-il. Donnez-moi double dose.

Rien à manger. Pour coucher on verra.

Il y a de l'abus, pensons-nous, qu'on nous laisse convaincre l'habitant et nous coucherons tous dans un lit. Pourquoi tant les ménager, encore des combines... [...]

Samedi 12 mai. En fait de départ, on nous transfère dans une autre caserne. Les camions viendront nous y prendre.

Ce matin, ce soir ?

Vous en demandez trop, peut-être demain.

Je fais équipe avec une section de PG, des gens qui mangent sans arrêt, et qui tirent de leur sac des provisions inépuisables. [...]

Un quarteron d'officiers britanniques sort de l'infirmerie. Présentations.

Capitaine, voici mon camarade. Il vous expliquera.

J'ai appartenu en effet à un réseau britannique, je déclare sur l'honneur. Au sourire je devine être agréé. En route pour l'aérodrome !

Un bouleversement aussi grand que celui du 3 mai. Paul Heintz aussi est convié. Tous les bonheurs à la fois. Dans le camion, des officiers supérieurs, des PG, avec leurs vieux uniformes, qui s'écartent prudemment pour nous faire place. [...]

Le commandant de l'aérodrome vient voir les rayés. Conversation amicale, les bombardements de Londres, les V1, les V2.

A propos Commandant, nous n'avons jamais cru à Dora que les V2 aient jamais pu fonctionner. Il sourit : les premières sont tombées sur Londres en septembre.

Il nous laisse méditer sur notre service de renseignements.

Un avion est déjà parti, il n'est pas sûr que l'autre arrive à temps. Allons-nous avoir la déception d'un voyage remis ? Enfin voici le Dakota qui nous ouvre sa porte. Confort militaire. [...] La nuit est tombée quand l'avion décrit ses orbites pour l'atterrissage. Prise de terre impeccable. On ouvre les portes.

Des infirmiers se précipitent avec des civières. Ils savent par la radio la présence de déportés. [...]

(Témoignage de **Marcel Petit**. Extraits). AMRDC N° 1726

Médecin résistant. Déporté le 4 mai 1944 à Gross-Strhlitz, Gross-Rosen, Dora, Bergen-Belsen. NN. Matricule 82420. Libéré le 15.04.1945.

[Transport de Gross-Rosen à Dora]

[**Gross-Rosen, 1945**] Début février, tous les médecins détenus présents au camp sont convoqués d'urgence au Block-Ambulance, où je n'ai jamais mis les pieds jusqu'à présent. Nous sommes une cinquantaine. Dans la grande salle, notre stupéfaction est grande de voir un piano à queue... Quand et comment est-il arrivé là ?... Et quelles sarabandes y conduit-il ?...

Le Lager-Artz (le médecin SS du camp) est là. L'évacuation est imminente. Il demande s'il y a des volontaires pour rester avec ceux qui n'auront pas la force de marcher jusqu'à la gare, sans garantie pour ce qui leur arrivera. Deux médecins âgés se présentent : un Allemand et, si j'ai bonne mémoire, un Belge.

Le Lager-Artz demande alors s'il y a un pianiste parmi nous. Un Russe, chirurgien à Kiev, se met au clavier et exécute un brillant solo.

Comme me le dit en sortant le docteur Dumont, médecin belge qui fut chirurgien des brigades internationales en Espagne, c'est dantesque.

Les jours suivants, nous entendons le canon russe de plus en plus proche.

Vers les 7-9 février, des convois se forment.

Le 10 (ou 11 février), c'est mon tour, avec les détenus des blocks 8 et 9 et de plusieurs autres blocks, de sortir du camp de concentration de Gross-Rosen devant l'avance des armées russes pour rejoindre le camp de Dora dans les berlines à charbon d'un convoi ferré. [...]

[Transport de Dora à Bergen-Belsen du mercredi 4 au lundi 9 avril 1945]

[**04.04.45** - Dora fin de matinée] Notre convoi a quitté Dora le mercredi 4 avril 1945. Ce matin-là, je me suis réveillé dans un confortable cadre (confortable étant très relatif, bien entendu) individuel garni d'une paillasse et d'une couverture. A 3 kilomètres, la ville de Nordhausen brûlait toujours. Et le bruit courait que le Revier (y compris le Block 17-A où je me trouvais n'évacuerait pas ; qu'il serait délivré sous 48 heures... Puis brusquement, vers 9 heures, préparatifs fébriles de départ : ordre des SS. Sur les conseils impératifs des docteurs Grunefend et Kowalik, tous ceux qui sont en état de marcher doivent s'y préparer. Pour ma part, j'ai 2 chemises et 2 tricotés sous ma chemise, en-dessous de mon rayé. Et roulé ma couverture en sautoir par-dessus l'épaule.

Nous touchons 1/6^{ème} de « petite boule » de pain (environ 240 g.) et un doigt de margarine. Je mange immédiatement ce viatique, comme le font tous ceux qui vont partir avec nous.

Herbert, le Pfleger de la salle 2 (un communiste qui a réussi à survivre à l'intérieur du système concentrationnaire depuis sa création) me dit qu'il est préférable de ne pas courir le risque de rester sur place en se cachant. Qu'à la dernière minute, les S.S. sont capables de tout...

Vers 10h 30, médecins et pfleger de l'ensemble des Blocks-Revier sont appelés au Block-Ambulance. Là, on nous remet des brassards timbrés « Häftlings-Art ».

De retour au Block 17-A, nous trouvons le docteur Kowalik occupé à faire lever tous ceux qui peuvent se tenir debout. Nos confrères belges Mattez et Niemegehers, bien que malades, sont expulsés de leur cadre, et obligés de se préparer. Comme Français, ne reste au Block que Paloc (de Montpellier) qui est dans l'incapacité manifeste de bouger.

Pas de médicaments, pas de pansements prévus pour le « transport ».

Vers 11 heures, nous sortons en groupe du Block 17-A. Sur la place d'appel, un sous-officier S.S. nous prend en charge, avec la triste colonne de malades et d'éclopés qui suit. Il nous conduit à la gare du camp, face à l'entrée du « Tunnel » où des V.1 et des V.2 étaient montés, il y a quelques jours encore... Au passage, deux solides gaillards de la « maîtrise » du camp nous fouillent rapidement, sous l'œil approbateur du sous-officier S.S. ... Ils nous dépouillent en un tournemain de tout superflu valable [...].

Nous embarquons, à 80 dans un wagon à marchandises couvert. Sous la garde de 3 S.S., dont 2 âgés sont assez corrects (tout est relatif) et un jeune caporal plutôt « vache » (même pour un S.S.)... Sans motif, il nous fait lever, asseoir, donne des coups de botte, etc.

Pas de ravitaillement, pas de vivres de route pour nous. Hormis les 240 g. de pain reçus ce matin, nous n'aurons rien à manger de tout le trajet, quelle qu'en soit la durée. Et nous ne pourrions absolument rien faire médicalement pour ceux qui sont avec nous. [...] Le train démarre. Après un détour, nous voici à Elrich. Nous y voyons des colonnes de « rayés » qui évacuent à pieds sur la route. D'autres sont entassés dans des wagons, qui sont peu après accrochés à notre train. Le soir, arrêt en rase campagne, dans un lieu inconnu. La voie ferrée a été coupée. Pendant me semble-t-il, un temps fort long, nous stationnons, cependant que tombe interminablement une pluie fine. Rien à manger, à présent. Et rien à boire.

[...]

Depuis que nous roulons, nous avons emprunté à peu près toutes les directions.... Le convoi avance, s'arrête des heures durant, repart, s'arrête à nouveau, fait marche arrière, etc.

[...]

Lundi 9 avril 1945 [...] Vers midi, le train fait une longue pause, près d'un bois. Ordre est donné de jeter tous les cadavres dans le fossé bordant le ballast. Il y en a tout au long du train... Combien ??? ...

Les Anglo-Américains seraient à quelques kilomètres de nous ... Un camp dans la région de Hambourg, vers lequel nous nous dirigeons, ne pourra accueillir notre « transport », faute de place... E le chef de train aurait fait demander à un camp à proximité s'il pouvait recevoir les 3 000 détenus que nous représentons.

Au début de l'après-midi, une locomotive nous fait faire une dizaine de kilomètres en marche arrière. Et le train s'immobilise dans une gare en pleine campagne, le long d'un quai découvert qui se termine par un butoir, la voie ferrée s'arrêtant là.

Un ordre guttural court le long du train : « Alle raus »... Sur un mur je lis BERGEN-BELSEN.

[BERGEN-BELSEN - L'arrivée]

[09.04.45] [p.6] [...] Au sortir de la gare, nous sommes mis en colonne et prenons la direction du camp d'entraînement de Bergen, tout proche. Les malades des Blocks 17-A, 17-B, et 39 de Dora prennent la queue de la colonne. Il est 16 heures en gare, quand nous nous ébranlons pour un parcours qui nous a paru être de 2 kilomètres, mais en réalité nettement moins long. Sur la route, nous croisons des colonnes de soldats allemands, motorisés ou non, une colonne de « rayés » juifs de tous âges et des deux sexes, ainsi que des prisonniers de guerre français... Ceux-ci demandent à la cantonade « Y a-t-il des Français parmi vous ? » Ils crient des encouragements « Les Alliés arrivent » « C'est la fin », etc.

J'ai pu, sans être vu des S.S. en serre-file, faire savoir que j'étais français. On veut me jeter du pain. Mais, malgré la faim qui me tenaille, la certitude du sort qui m'attend si les S.S. s'aperçoivent de la chose m'oblige à ignorer ces compatriotes.

Au camp d'entraînement S.S. de Bergen, ce sont des arrivées incessantes de « rayés », qui semblent déboucher de toutes les directions à la fois.

[...] Nous allons d'un Bloc à l'autre, en quête d'un gîte, d'eau, et si possible de quelque chose à manger. Mais il n'y a rien pour nous. Finalement, au soir tombant, nous échouons au Block 67. [...]

[BERGEN-BELSEN - Liberation du camp]

Dimanche 15 avril 1945. Je prends à la fois mon courage, le bout de crayon que j'ai « organisé » [chopardé], et un cahier SS de récupération où il est possible d'écrire entre les lignes de caractères gothiques.

Peut-être arriverai-je en France avec ce cahier ?... car, si j'en crois mes yeux, après avoir entendu pendant plusieurs heures tirailler derrière les bois de sapins qui bornent notre horizon, sur la route à grande circulation qui longe le camp, passent à présent des blindés légers alliés.

Tout d'abord, faisons le point...

Je suis ici à la chambre 33 (baptisée « Innere III ») au premier étage du Block-caserne n° 90 du camp d'entraînement de Bergen, quelque part dans le nord de l'Allemagne. Où je remplis les fonctions de médecin-traitant dans trois salles improvisées : pour pneumoniques, tuberculeux, cardiaques, et infectieux aigus...

Cependant que la libération tant désirée, et tant attendue, devient la réalité d'aujourd'hui, autour de nous de pauvres « Häftlinge » meurent encore, victimes du nazisme, et de son institution criminelle dérivée : le système concentrationnaire...

Ecrivant ceci, je vois des véhicules alliés passer. Pendant que nous gardent encore des sentinelles hongroises munies de brassards blancs, encadrées par quelques SS en Feldgrau sans armes...

En début de matinée, nous entendons le canon. Un peu plus tard, des tirs d'armes légères. En fin de matinée, des tanks d'exercice à gazogènes, montés par des S.S. passent dans la lande, sous nos yeux. Furent-ils ? S'apprêtent-ils pour un baroud d'honneur ?... La guerre est perdue pour eux, et ils le savent. Mais peut-on être certains de leurs réactions ?

Dans l'après-midi, des véhicules marqués d'une étoile blanche ou d'une cocarde se mêlent au flot des voitures allemandes et des piétons qui défilent sur la grande route en bordure du camp. C'est apparemment la prise de possession sans combat des débris de la Wehrmacht en pleine déroute.

Vers 17 heures (heure très approximative, bien entendu), une drôle de petite voiture, dont le capot est orné d'une étoile blanche, quitte la grand-route et, par une « Adolf Hitler Strasse », fonce vers le camp, droit vers nous qui sommes massés sur la place devant les cuisines. C'est la première Jeep que nous voyons, montée par deux soldats coiffés de bérets.

Le véhicule décrit un demi-cercle sur la place, dans un silence total, des centaines de « rayés » qui le boivent des yeux. Il stoppe à 10 mètres de moi. Un de ses deux passagers se lève alors, pousse en l'air, en lançant un joyeux « Hello, boys »... Une acclamation frénétique monte alors, poussée d'abord par les assistants directs, puis reprise de Block en Block...

Enfin la liberté ...

Deux S.S. hongrois à brassards blancs, de garde à l'entrée de la « Adolf Hitler Strasse », ont laissé entrer la Jeep sans faire un geste, l'arme au pied. Aussi, immobiles et résignés, ils la regardent partir et reprendre sa place dans le flot des véhicules alliés qui défilent à 100 mètres de là, sur la grand-route.

Vers le soir, ces mêmes S.S. hongrois abattent cependant un détenu à cette même entrée du camp, pour un motif que nous ignorons.

Le soir encore. Les haut-parleurs du camp nous avertissent dans toutes les langues d'Europe du danger que constitue l'alcool méthylique, dont un stock important a été découvert dans je ne sais plus quel Block. Ce qui n'empêche pas des centaines de détenus de se précipiter, comme des fous, sur cet alcool... Conclusion : 70 morts par intoxication méthylique typique.

Et nous comptons les morts. Car la mortalité est effarante, en ce jour « J » de la libération. .. Morts de faim, de maladie, d'épuisement. Que l'on découvre dans les Blocks, à l'extérieur le long des murs, et jusque sur la place devant les cuisines ... Morts qui sont traînés ou portés jusqu'à une fosse commune creusée dans la lande, et qui y sont jetés, nus ou dépouillés de leur vêtement... Des fenêtres du 1^{er} étage du Block 90, nous voyons ce spectacle ; et la fosse se remplir progressivement. [...]

Lundi 16 avril 1945. Nouvelles sérieuses aujourd'hui, après les innombrables « bobards » qui ont circulé aux derniers temps du règne des S.S. Nous avons été délivrés par des Canadiens. Roland Coty parcourt le camp avec une délégation américano-canadienne. Il nous quittera tantôt, muté en interprète.

Le massacre des S.S. et des Kapos a commencé. Ceux qui ont tué ou maltraité les détenus subissent la loi du talion. [...] Tout cela, là, sous nos yeux, dès que les rares Canadiens présents ont le dos tourné. En début d'après-midi, on dénombre une quarantaine de ces exécutions sommaires...

Du ravitaillement est en route. Les Canadiens ont réquisitionné aux environs des troupeaux de bœufs et de moutons, et les dirigent sur le camp. Demain, nous mangerons de la viande fraîche. Et une commission internationale, avec la présence de Français, vérifiera aux cuisines ce qui s'y passe. Mais ceci, c'est pour demain.

Aujourd'hui, les « gens de l'ouest » se comptent. Sur quelque 20 000 détenus présents dans les casernes, nous sommes 1 800 à 1 850 : 1 320 Français plus des Belges, des Hollandais, et même un Suisse (Fuchs, qui fait désormais fonction d'infirmier à notre Block 90. Les Français sont regroupés (autant que possible dans l'indicible pagaïe qui règne) dans les Blocks 91, 84, et 85, non loin de notre Block 90.

Un Français [...] passe parmi nous pour dénombrer ceux qui appartiennent à des Réseaux de la France Combattante... Il me dit en avoir dénombré 17%.

Ce matin, des S.S. désarmés, en feldgrau munis d'un brassard blanc, sont passés dans les salles de notre Block, prescrivant de tout mettre « saul » (propre). Bien entendu, nous les avons regardés avec un air goguenard. Ceux qui avaient une coiffure sur la tête l'ont conservée. Et nous avons perçu chez ces nouveaux prisonniers la rage que leur inspirait un tel manque de déférence à leur endroit. Quand on songe qu'il n'y a pas 48 heures, un tel manquement pouvait coûter la vie à celui qui s'en rendait coupable...

Ce matin encore, joie ineffable. Deux S.S. prisonniers, guidant une patrouille canadienne, passent devant un détenu tombé d'épuisement sur le sol. Les Canadiens ordonnent aux S.S. d'aider le malheureux. Et comme ceux-ci hésitent, les y contraignent sous la menace de leurs armes. Ravalant leur morgue, les deux S.S. aident le détenu à se relever, puis le prennent chacun sous un bras, pour l'aider à marcher, sous les huées de tout le camp.

[...]

La liberté recouvrée nous permet de nous voir librement. Nous nous réunissons à quelques camarades : Fuchs, Chauvin, Dr. Chazette, Henri, Dr. Desprez, Richet (fils du professeur de médecine parisien), Clin (directeur d'une société de constructions maritimes à Paris et Nantes).

Je reçois quelques médicaments, récupérés dans les approvisionnements des S.S. . En particulier de l'Eleudron, sulfamide en général bien toléré, qui permet de lutter efficacement contre la dysenterie et les pneumonies. Nos malades français se comportent absolument comme des enfants. Ils veulent de tous les médicaments, y compris de ceux qui leur sont contre-indiqués. Avec eux, il faut user d'une infinie patience.

Il est 17 heures, heure locale. Le docteur Chazette assure la consultation externe, au rez-de-chaussée du Block. Les pieds dans des pantoufles de fortune, je couche ces notes à toute vitesse, cependant qu'un camarade me taille à loisir les deux centimètres de cheveux qui ont repoussé depuis le dernier coup de tondeuse subi à Dora.

Nous sommes bien le 16 avril 1945. La libération est bien réelle. Un retour en force des Allemands n'est plus concevable à présent...

Aussi, avant que s'estompent les détails dans la mémoire, je jette sur le papier mes souvenirs encore tout frais, des multiples tragédies dont j'ai été successivement témoin.

Gross-Strhlitz, Gross-Rosen, Dora .. et l'affreux « Transport » de Gross-Rosen à Dora, auquel je ne comprends pas encore comment j'ai survécu, il y a deux mois...



La Voix Républicaine du
28.04.1945
AD 18 – 20 PER 1

(Témoignage du docteur **Michel Poiteau**. Extraits. Plaquette éditée pour le « 45^{ème} anniversaire de la libération des camps de concentration : 1945-1990 – Témoignages vécus de déportés du Cher ». Extraits de son carnet). AMRDC



Andrès Pontoizeau

Résistant dans le mouvement Libération-Nord, Andrès Pontoizeau est arrêté le 8 octobre 1943, déporté à **Buchenwald** à la mi-décembre de la même année, puis à **Dora** le 12 janvier 1944 . Il écrit à son retour de captivité un livre apportant un témoignage sur les différents camps dans lesquels il est passé, « *Dora-la-Mort* ». Matricule 38475. Libéré en avril 1945.

Les derniers jours de Dora. Nous attendions le règne de la justice, l'heure de la vengeance des dieux. Et elle vint, le dimanche des Rameaux, le 25 mars, dans la matinée, alors que nous cherchions des pissenlits pour calmer notre faim, les sirènes se mirent à hurler. Nous étions, Bailleul et moi, dans le petit bois qui entourait le camp sur les hauteurs ; nous nous aplâmes pour n'être pas repérés. Nous entendions des moteurs et nous vîmes surgir des avions de reconnaissance avec les étoiles sous les ailes. Ah ! Quelle minute ! Ils étaient là ; ils allaient venir, ils apportaient la liberté. La D.C.A. tonnait, les mitrailleuses crachaient, mais les appareils continuaient leur ronde indifférente ; ils mitraillaient les miradors. Puis ils repartirent. Plus tard, ce fut les vrombissements puissants des quadrimoteurs ; ils arrivaient avec une majesté incomparable et, des carlingues, nous vîmes enfin se détacher les torpilles ; elles descendaient par grappes avec une sorte de lenteur effrayante. Nous entendîmes le fracas des explosions [...]. Depuis longtemps nous appréhendions un départ brutal qui eût éloigné l'heure toujours espérée de la libération. Nous croyions – ou plutôt nous croyions savoir – que les Américains avaient dépassé Cassel et atteint, dans la région de Francfort, Aschafenburg ; mais les nouvelles officielles de source allemande nous manquaient complètement et les bruits les plus divers circulaient à travers le camp, tant et si bien que nous finîmes par avoir l'absolue certitude que la région de Nordhausen était presque encerclée et qu'une seule ligne de repli existait, et naturellement pour fort peu de temps, en direction du Sud-Ouest. Aussi, le calme revint vite dans les esprits et nous attendîmes dans une parfaite sérénité l'arrivée des troupes alliées. Illusion cruelle et de courte durée. Déjà une mesure avait réveillé chez les moins optimistes, et peut-être les plus réfléchis, une sourde inquiétude : dans les derniers jours de mars, les grands malades, les tuberculeux tout particulièrement, furent évacués. Ils partirent très tôt un matin, à peine vêtus, dans des camions découverts. J'ai su depuis qu'ils avaient été à Nordhausen. Quand les Américains y sont arrivés le 12 avril, ils ont trouvé 2 500 cadavres ! Cette évacuation était présentée comme une mesure de prophylaxie, le Revier était surchargé et la place manquait pour les malades dont le nombre augmentait chaque jour. Personnellement, j'y avais vu le commencement de notre évacuation. Celle-ci pouvant être soudaine, les Allemands ne voulaient pas être gênés dans leurs mouvements par des invalides dont certains ne pouvaient plus se traîner.

Fait plus grave : le dimanche de Pâques, les alertes avaient été sans arrêt et pendant toute la semaine le travail avait fléchi nettement ; les équipes de nuit ne descendirent même pas au tunnel. Le dimanche, un sourd malaise régnait parmi nous, les bruits les plus contradictoires circulaient. Les haut-parleurs transmettaient sans arrêt les ordres ; kapos, vorarbeiter, lagerschulz étaient convoqués au rapport-fürher, l'imminence d'un départ imprégnait le camp.

[...]

Dès lors, l'évacuation totale commençait. Les colonnes s'ébranlèrent rapidement et gagnèrent la sortie du tunnel, puis le camp, où nous fûmes immédiatement groupés par rangs de quatre et colonnes de cent. Les kapos, armés d'énormes gourdins, de revolvers et de fusils, assuraient une discipline rigide et brutale. Les coups pleuvaient et nous avions faim, les kapos se gavaient sous nos yeux des colis Croix-Rouge que nous avions tant attendus ; une soupe abondante et épaisse leur était servie et ils buvaient du « spiritus », alcool non rectifié titrant 90°. Quelques-uns, car ils avaient revêtu des effets civils, marquaient leurs manteaux de

cuir, les nôtres, d'une croix faite avec du sang. Sur ce spectacle pitoyable, le crématoire, éternel Moloch, fumait sans trêve...

Je regardais pour la dernière fois ce camp où tout respirait désormais le pillage et l'abandon. [...] Soudain, l'ordre de rassembler les Russes et les Juifs jaillit : l'exécution fut rapide et sauvage. [...] En quelques minutes, ce misérable bétail prenait la direction de la gare. Je n'ai pas vu l'embarquement, mais sur le quai, à notre départ, il y avait encore des cadavres d'hommes abattus à coups de revolver.

Sur les 5 heures du soir, ce fut notre tour de partir. Le trajet vers les quais s'effectua dans un morne silence. Nordhausen brûlait à l'horizon. En arrivant à la gare, nous vîmes un train entier en feu, il était chargé de matériel électrique destiné aux V1 et V2. Notre ravitaillement arrivait par camions. A ce moment, nouvelle alerte : trois bombardiers lâchaient leurs bombes sur Nordhausen ; nos gardes allemands affolés fuyaient de tous côtés ; il fallut que les officiers les ramènent à la cravache en les traitant de lâches, devant nous qui, indifférents devant une mort qui nous paraissait désormais certaine, n'avions pas bronché. Nous reçûmes une boule de pain de 2 kilogrammes et une boîte de conserves. Nous grimpâmes en wagons. L'opération était menée dans un calme relatif et sans trop de brutalité. Mon groupe eut la chance d'être dirigé par un sous-officier débrouillard, et nous reçûmes un supplément de conserves.

Nous avons essayé de nous grouper entre Français du Kommando et nous réussîmes à monter dans le même wagon. C'était une plate-forme à hauts bords et nous pûmes installer une bâche ; la moitié du wagon était occupée par des Polonais, notre voiture était la dernière du convoi. Aussitôt en place nous commençâmes à manger, car nous n'avions rien pris depuis le mardi matin ; malgré les conseils, des camarades avalaient des boîtes de graisse de porc.

[...]

Après la libération, le retour...

Nos misères cependant n'étaient point finies. Les Américains n'étaient en réalité que des corps-francs ou des échelons légers de combat. Ils poursuivaient l'ennemi pour ne pas lui laisser le temps de s'accrocher au terrain. Quelques ambulances de la Croix-Rouge vinrent jusqu'au camp ; avec des camarades parlant anglais nous réussîmes à faire évacuer d'urgence les plus atteints. Le lendemain, nous avons vidé les wagons des morts qui les encombraient. Nous avons aménagé nos chambrées ; dès le mercredi des déportés partirent ; mais il y avait les malades à soigner, ceux qui étaient à bout de forces, et les Américains n'étaient plus là. Le jeudi, des éléments blindés lourds passèrent ; des pièces d'artillerie se mirent en batterie, mais il n'y avait pas de ravitaillement pour nous, pas de médicaments, pas de soins. Il était impossible de rester crever dans ce camp où les dysentériques faisaient leurs besoins sur le seuil des blocks, ne pouvant aller plus loin. Il fallait que l'on vienne à notre secours, et vite.

J'avais pris le commandement d'une petite équipe. Je décidai que nous partirions le vendredi matin 13 avril. Nous étions six : Bailleul, Ménard, Clerc, Famy, Lignier et moi. A 6 heures du matin, je sonnais le branle-bas. Famy, fatigué, ne voulut pas nous suivre. Nous partîmes sans lui. Dans l'après-midi, après une marche de 20 km, nous arrivions à Seesen. [...] Une heure plus tard, nous entrions dans le petit village d'Engelade : nous demandâmes du pain en racontant nos misères. La boulangère pleura et, pour la première fois, nous avons entendu le : « Nous ne savions pas tout cela ». Nous avançâmes un peu, et soudain, au fronton d'une ferme nous avons vu flotter notre drapeau. Un soldat français, un prisonnier, vint vers nous, nous sommes montés dans la grange où était logé le Kommando : 18 hommes de tous les coins de France. Nous avons été accueillis avec cette fraternité que seuls ceux qui ont combattu, lutté et souffert côte à côte connaissent. Nous avons chanté la Marseillaise et les chants si doux du pays. Le lendemain, nous avons pris la route tous ensemble. A Northeim, j'ai dû laisser à l'hôpital Bailleul et Ménard. Nous avons atteint par étapes de 30 kilomètres le petit village de Mielenhausen, aux portes d'Hanover-Munder. Je suis devenu chef de la mission française de rapatriement sous uniforme américain, avec mes galons d'officier français. Pendant un mois, j'ai été le maître dans le « Kreis » de Munden ; j'ai organisé le rapatriement de mes camarades : 471 prisonniers de guerre ; j'ai mené la vie dure aux Allemands... Le samedi 5 mai, deux Hitlerjunged – 15 et 16 ans – ont tiré sur ma voiture ... Le lundi 7 mai à 16 heures, j'embarquais en camions américains avec le reste de mon détachement, près de 300 hommes ; nous avons roulé dans la poussière, croisant des convois nombreux. Nous passâmes par Gottinger, Northeim, Hanover, Braunschweig. Le soir, nous avons couché à Ebisfeld. Le mardi, dans la soirée, installés dans des wagons à bestiaux sans paille, sans ravitaillement, nous sommes partis enfin. L'Allemagne dévastée, la ligne Sigfried avec Gaelenkirche, le Rhin, la Hollande, la

Belgique avec son inoubliable accueil, ses longs cris de « Vive la France ! », sa justice sommaire pour les travailleurs volontaires ; Jeumont, la France, Paris... Et le samedi 12 mai 1945, Bourges, ma femme, mes filles, toute la famille, tous mes amis.... Libre, Libre !

M. Pontoizeau

Inspecteur primaire

est revenu du camp de Dora



(Photo-Miché « Berry Républicain »)

M. PONTOIZEAU a retrouvé avec bonheur ses deux jeunes filles.

A la longue liste des prisonniers de guerre et déportés rapatriés s'est ajouté, samedi, le nom bien connu des Berruyers de M. André Pontoizeau, inspecteur de l'Enseignement primaire à Bourges, et mari de Mme Pontoizeau, dévouée présidente de l'Amicale des femmes de P. G. et Déportés.

M. Pontoizeau, qui était le chef militaire départemental du groupe de Résistance « Libération-Nord » avait été arrêté en octobre 1943 par la Gestapo, puis conduit à Orléans, où il devait être fusillé. Mais il fut déporté à Buchenwald où il ne resta que vingt jours pour être dirigé sur l'enfer de Dora, où il demeura jusqu'à sa libération par l'armée anglaise, le 10 avril. Dès sa libération, M. Pontoizeau reprit son grade de capitaine et fit preuve d'une vive activité de réorganisation avant son rapatriement en France. A la nouvelle de son arrivée à Bourges, des délégations d'élèves de l'Ecole du Bouillet et de la Cour Chertier, avaient tenu à lui apporter des fleurs, geste qui le toucha profondément. Le soir, vers 19 h. 30, à l'Ecole maternelle de la rue J.-Baffier, demeure du rapatrié, le Syndicat des Instituteurs offrit un vin d'honneur à son glorieux re-

présentant. On pouvait remarquer parmi les membres du corps enseignant primaire et secondaire de Bourges : MM. Hennon, inspecteur d'Académie ; Mulot, qui remplaçait M. Pontoizeau pendant son absence ; Claudin, directeur du C.M.T.B. ; Mmes Villain, directrice de l'E.P.S. de filles, Moreau, directrice de l'E.N.P. ; Cordillot, directrice du Lycée de Jeunes Filles ; MM. Millet et Sértau, secrétaires du Syndicat des Instituteurs, et les membres du Conseil syndical ; MM. Aguesse, proviseur du Lycée et Sorin, inspecteur primaire s'étaient fait excuser.

Au cours de la cérémonie, M. Millet prononça une courte allocution, dans laquelle il souhaita la bienvenue au grand résistant que fut M. Pontoizeau et rendit hommage à tous les martyrs de sa corporation.

M. Pontoizeau, très ému, remercia tous ses amis de leurs marques de sympathie et demanda à l'assistance de penser à tous ceux qui sont morts dans les bagnes nazis.

Et c'est dans la joie d'un heureux retour que se termina cette manifestation en l'honneur d'un homme qui demeurera un vivant exemple pour les jeunes écoliers de notre Berry.

Retour à Bourges d'Andrès Pontoizeau. Article du *Berry Républicain* du 15 mai 1945. – AD 18 – 204 PER 2

CHRONIQUE LOCALE

« De la Résistance à la Libération par Buchenwald et Dora »

Conférence de M. PONTOIZEAU

La salle du Grand-Palais, remplit...

ministres de l'Est-Nord dont elle possédait l'histoire...

En arrivant à la séance, M. Millet, secrétaire de l'Association de Libération-Nord...

— Il y eut des camarades qui montrèrent souffrance, rapporte M. Pontoizeau...

En conclusion, note M. le général Chahin, président de Libération-Nord...

— C'est le 14 décembre que la lamelle euhémère, allégée Buchenwald (livre de l'histoire)...

Et M. Pontoizeau prit la parole sur le sujet proposé : « De la Résistance à la Libération par Buchenwald et Dora »...

— Plus de 55 000, dit M. Pontoizeau, il fallut appréhender en un jour...

— Et la commune d'Orléans, dit-il, se livra à l'Allemagne...

Tout cela semble bien être de régime allemand, qui était à l'heure de cette époque...

Le Berry Républicain du 07.06.1945 – AD 18 – 204 PER 2

CHRONIQUE LOCALE

« De la Résistance à la Libération par Buchenwald et Dora »

Conférence de M. PONTOIZEAU

Or à Buchenwald régnait une banalité. Dora, Dora, ou il fallait 1.800 hommes par semaine qui revenaient épuisés pour passer au four crématoire...

progressivement vers la déchaine totale. Il n'était plus qu'une loque, s'en estrouvait mort un matin où qui était incorporé dans un convoi d'où il ne revint pas...

— Et je fis connaissance avec cette usine souterraine percée au flanc de la montagne crayeuse...

M. Pontoizeau cita quelques exemples types de raffinement de l'ennemi, tels le pain de levure, sur lequel, le déporté n'était attaché au sur la place d'après...

— On a parlé de l'enfer de Dora. C'était en effet, une vie infernale que vivaient là les déportés...

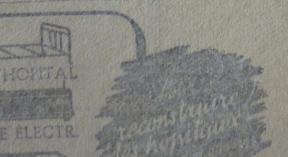
— Si le 6 juin 1944, — ils apprirent le débâtement allié le jour même, les Allemands qui leur déclaraient qu'ils laisseraient prendre pied à un très grand nombre d'Anglo-Américains pour mieux les exterminer ensuite...

Travail interminable et pénible aggravé par la brutalité des SS qui s'ingénierent parfaitement à faire et créer à la fabrication de torpilles de conception nouvelles...

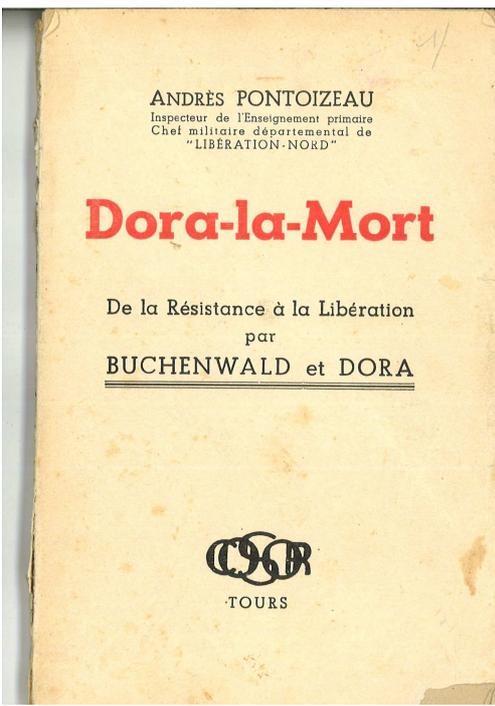
— L'avance russe amena un espoir de libération à Dora, en même temps qu'un convoi de déportés parmi lesquels se trouvait des enfants de 7 à 12 ans...

— Les Russes nous traitaient par le mépris, dit M. Pontoizeau, les Polonais nous insultaient, les Tchèques nous traitaient comme des lâches...

— Le Berry Républicain a su le sabotage s'installait ou les Français excellait du restant...



Le Berry Républicain du 08.06.1945 – AD 18 – 204 PER 2



Andrès Pontoizeau écrit « Dora-la-Mort » à son retour de déportation. Le livre est écrit en 1946, édité le 31.03.1947. Un des tous premiers témoignages de déportés édités. AD 18 – BR8° 1896

De la Résistance à la Libération par BUCHENWALD et DORA

(Témoignage de Andrès Pontoizeau. Extraits. In : « Dora-la-mort » de A. Pontoizeau. 1947).